

# LES GENRES LITTÉRAIRES ET LES QUESTIONS DE GENRE DANS L’ŒUVRE DE TERESA MARGARIDA DA SILVA E ORTA

Conceição FLORES

*Université Potiguar (Brasil)*

Teresa Margarida da Silva e Orta (1711-1793) a été la première femme à écrire et à publier un roman en portugais. Mais son œuvre est aussi composée de lettres et de poèmes. Le but de ce texte est de vérifier la relation entre les genres littéraires et les questions de genre, c'est-à-dire, comment l'auteure se positionne non seulement face aux questions relatives à l'éducation féminine et au rôle de la femme dans la société, présentes dans le roman *Máximas de virtude e de formosura*<sup>1</sup>... (1752), mais aussi face à des questions qui touchent davantage à sa vie privée, révélées dans ses lettres et ses poèmes.

Pour qu'on puisse mieux comprendre le parcours littéraire de Teresa Margarida da Silva e Orta, il faudrait sans doute dire un mot sur sa biographie. Née à São Paulo, Brésil, en 1711, son père, José Ramos da Silva<sup>2</sup>, était un immigrant portugais, qui était arrivé au Brésil à l'âge de 12 ans, comme un "criado de servir", c'est-à-dire un servant. Sa mère, D. Catarina de Orta, était une dame brésilienne, née à São Paulo, fille d'une famille traditionnelle. Sa famille est allée au Portugal en 1717 et Teresa Margarida n'est jamais retournée au Brésil. Elle a été élevée au Couvent des Trinas, car son père avait décidé qu'elle serait religieuse. Mais elle a connu Pedro Jansen Moller au couvent, probablement, pendant les jours de "grille", dont elle tombe amoureuse et finit par quitter le couvent. Il est possible que son frère Matias Aires, qui était plus âgé et un homme des Lumières, l'ait aidée. Leur père a maintenu Teresa Margarida en prison, dans une "Quinta", située à Belas, dans la banlieue de Lisbonne. Mais elle s'est mariée à 16 ans, à la suite d'une autorisation spéciale de l'Église accordée après qu'elle eut affirmé qu'elle était enceinte. Cette version, corroborée par d'autres témoignages, a conduit finalement au mariage par procuration.

Suivre la voix du cœur en ce temps-là n'était pas sans conséquences ; son père décide de ne pas lui donner la dot traditionnelle. Quelques années plus tard, en 1739, il la dote, mais établit plusieurs clauses qui l'empêchaient de vendre ou d'aliéner la dot, car il considérait le gendre comme un arriviste et les relations de celui-ci avec les parents et le frère de Teresa Margarida da Silva e Orta ont toujours été empreintes d'hostilité.

En 1752, a été publié à Lisbonne le premier roman écrit par une femme au Portugal. Le titre était très long, selon l'usage de l'époque: *Máximas de virtude e formosura com que Diófanes, Climinéia e Hemirena, Príncipes de Tebas, venceram os mais apertados lances da*

---

<sup>1</sup> *Maximes de vertue et de beauté...*

<sup>2</sup> José Ramos da Silva a fait une énorme fortune au Brésil. Au Portugal, il est devenu "Provedor da Casa da Moeda", et quelques mois avant de mourir a obtenu un titre de noblesse. Son testament a privilégié son fils Matias Aires. Teresa Margarida a reinvindiqué au tribunal a "legítima", c'est à dire la part des biens qu'elle considérait avoir droit.

*desgraça*<sup>3</sup>. Le nom de l'auteure, Doroteia Engrássia Tavareda Dalmira, était le pseudonyme anagrammatique de Teresa Margarida da Silva e Orta, précédé du titre de “Dona”, selon la pragmatique établie pour une dame de sa condition. L'auteure se protégeait ainsi de l'exposition publique, mais dans la cour on devait savoir qui avait écrit le roman, puisque Barbosa Machado, dans la *Biblioteca Lusitana*, a inclus une entrée de Teresa Margarida où il informait que le roman “saiu com o suposto nome de Doroteia Engrássia Tavareda Dalmira”<sup>4</sup> (MACHADO, 1759 : 272).

Le roman a été dédié à la Princesse du Brésil, la future reine D. Maria I, et l'auteure demandait à la princesse de donner à son œuvre “a luz de bem vista”<sup>5</sup>, car ainsi elle pourrait affronter les “armas contrárias”<sup>6</sup>. Elle disait aussi qu'elle fuyait l'oisiveté. Teresa Margarida laissait le monde de la nature et entrait au monde de la culture, brisant les règles culturelles de son temps qui destinaient les femmes au foyer ou au couvent. Des femmes instruites, surtout au Portugal, étaient rares, parce qu'on considérait, selon un quatrain très populaire, que “Mulher que sabe muito/ É mulher atrapalhada, / Para ser mãe de família, / Saiba pouco ou não saiba nada.”<sup>7</sup>

Dans le prologue, la narratrice affirme avoir été avertie de son incapacité, mais qu'elle n'a pas écouté ces voix, puisqu'elle veut infuser “o amor da honra, o horror da culpa, a inclinação às ciências, o perdoar a inimigos, a compaixão da pobreza, e a constância nos trabalhos”<sup>8</sup>. Quelques lignes après, elle avertit le lecteur qui, trouvant des fautes, doit se rappeler que le livre a été écrit par une femme qui “nas tristes sombras da ignorância suspira por advertir a algumas”<sup>9</sup> (ORTA, 1993: 56). La narratrice s'excuse de son audace, une tactique que les écrivaines ont utilisée quand elles sont entrées dans les espaces publics, qui étaient habituellement ceux des hommes.

L'auteure signait le pacte fictionnel en se présentant timidement à ses lecteurs. Elle désignait son roman comme un “pequeno livro”<sup>10</sup> et pourtant l'œuvre révèle une femme qui connaissait la culture grecque, une lectrice des œuvres classiques mais aussi des œuvres contemporaines. Le roman raconte les malheurs dans lesquels sont plongés les personnages après un naufrage. Diófanes et Climenéia, rois de Tebas, et leur fille Hemirena allaient à Delfos, où aurait lieu le mariage de Hemirena avec Arnesto, prince de cette ville. Après un violent orage, l'escadre qui accompagnait les rois s'est dispersée, et le bateau où les rois voyageaient a souffert une attaque de leurs ennemis d'Argos. Les rois et leur fille ont été mis en prison et vendus comme des esclaves. À partir de ce moment, ils ont été séparés et ont commencé à souffrir toute sorte de malheurs et pourtant ils supportent stoïciquement toutes les souffrances.

Dans cette intrigue, Hemirena, la protagoniste, mérite une attention spéciale. C'est durant l'exil qu'elle montre une vertu incassable, de l'amour et du dévouement filial, de la fidélité à son fiancé, de la sagesse et de la modestie, associés au courage et à la détermination. Loin de la

<sup>3</sup> *Maximes de vertu et de beauté avec lesquelles Diófanes, Climenéia e Hemirena ont vaincu les coups les plus dangereux du malheur.*

<sup>4</sup> “Est sorti avec le supposé nom de Doroteia Engrássia Tavareda Dalmira”.

<sup>5</sup> “la lumière de bien vue”.

<sup>6</sup> “les armes adversaires”.

<sup>7</sup> “Une femme qui sait beaucoup/ C'est une femme embarrassante / Pour être mère de famille/ Il faut savoir très peu ou rien du tout”.

<sup>8</sup> “L'amour de l'honneur, l'horreur de la faute, le goût pour les sciences, le pardon aux ennemis, la compassion pour la pauvreté, et la constance aux travaux”.

<sup>9</sup> “Dans les tristes ombres de l'ignorance veut avertir quelques unes”.

<sup>10</sup> “Petit livre”.

patrie, la jeune femme rature les conventions sociales qui déterminaient à la femme un rôle passif. Hemirena, habillée comme un homme<sup>11</sup>, revêt une nouvelle identité et le nom de Belino et part pour rencontrer ses parents, en affrontant les périls de la nature et des hommes avec du courage et de la sagesse. Le roman se déroule à partir de l'action de Hemirena/Belino, et après avoir rencontré ses parents et son fiancé, elle se marie à Delfos; ainsi Diófanes e Climenéia, rois de Tebas, retournent à leur royaume. Le “happy end” résulte du caractère des personnages, qui ont surmonté les adversités et les tentations puisqu’ils possèdent des qualités d’esprit très solides.

Les personnages féminins sont des porte-paroles du point de vue sur l’éducation des femmes. Climenéia<sup>12</sup>, reine de Tebas, qui pendant l’exil se cache sous l’identité de Delmetra<sup>13</sup> pour chercher son mari et sa fille, affirme:

Há mulheres na Corte, que em oitenta anos que viveram, nunca tiveram mais aplicação que a dos seus enfeites; e é coisa lastimosa que deixemos de enriquecer-nos dos conhecimentos necessários com a leitura de bons livros, que são companheiros sábios de honesta conversação.  
<sup>14</sup> (ORTA, 1993: 90).

L’auteure part de la critique de la futilité féminine pour suggérer que l’étude et la lecture devraient être les compagnons féminins, car “Nós [as mulheres] não temos a profissão das ciências nem obrigação de sermos sábias; mas também não fizemos voto de sermos ignorantes.”<sup>15</sup> (ORTA, 1993: 90). Elle considère que:

Não resplandece em todas a luz brilhante das ciências; porque eles ocupam as aulas, em que não teriam, lugar, se elas as frequentassem, pois temos igualdade de almas e o mesmo direito aos conhecimentos e o dizerem que as nossas potências são o refugo das suas, porque não sabemos entender, ajuizar, aprender e queremos sempre o pior, é sobra de maldade, e insofrível sem-razão, quando neles há sempre mais que repreender e nas mulheres muito que louvar, menos naquelas, que muito os atendem, porque eles as arruínam.<sup>16</sup> (ORTA, 1993: 92).

<sup>11</sup> On trouve ce thème de la “Demoiselle guerrière” dans la littérature et dans l’histoire. Des héroïnes comme Jeanne d’Arc; les brésiliennes Maria Úrsula de Abreu Lencastre (XVIII<sup>ème</sup> siècle), qui est allée à la guerre sous le nom de Baltasar do Couto Cardoso et a servi l’armée portugaise pendant 14 ans; Maria Quitéria de Jesus (1792-1853), qui a aussi servi l’armée portugaise sous le nom de José Cordeiro de Medeiros, son beau-frère (cf. SCHUMAHER, 2000). Dans la littérature, il faut se rappeler de Diadorim de *Grande sertão: veredas* (ROSA, 1986).

<sup>12</sup> Le nom de la reine renvoie à la mythologie grecque, à Clyméné, fille de l’Océan et de Thétis. Elle appartient à la première génération divine et elle est la mère de Prométhée; dans une autre version elle était mariée avec Prométhée et était la mère de Hellén, l’ancêtre éponyme des grecs.

<sup>13</sup> Le nom Delmetra, c’est-à-dire Déméter, renvoie à une autre figure de la mythologie: la fille de Chronos et de Rhéa, donc de la deuxième génération des dieux. Mère de Perséphone, elle parcourrait la terre à la recherche de sa fille, l’épouse de Hadès.

<sup>14</sup> “Il y a dans la cour des femmes, qui pendant les quatre-vingts ans qu’elles ont vécu, elles n’ont jamais eu plus d’attention qu’à de leurs ornements; et c’est une chose très triste qu’on laisse de s’enrichir des connaissances nécessaires avec la lecture de bons livres, qui sont des savants compagnons de honnête conversation.”

<sup>15</sup> “Nous n’avons pas le métier des sciences, ni l’obligation d’être des savants; mais nous n’avons pas non plus fait la promesse d’être ignorantes”.

<sup>16</sup> “La lumière brillante des sciences n’étincelle pas en toutes les femmes, parce qu’ils occupent les classes, où ils n’auraient pas de lieu, si elles les fréquentaient, puisque nous avons de l’égalité des âmes et le même droit au savoir et quand ils disent que nos potences sont le rebut des leurs, car nous ne savons pas comprendre, apprécier, apprendre et que nous voulons toujours le pire, c’est une grave méchanceté et une terrible faute de raison, quand il y en a toujours plus à reprocher et dans les femmes plus à louer, sauf en celles qui les accueillent, car ils font leur malheur.”

L'intrigue est un prétexte pour faire la défense des principes illuministes, parmi lesquels on souligne le guide de comportement pour l'éducation féminine, l'éloge à la vie simple à la campagne, selon le canon de l'Arcadisme. Elle préconise aussi la construction d'une société où les maîtres devraient avoir “regalias, isenções e boa renda”<sup>17</sup> et dans laquelle on ne devrait pas “consentir que houvessem (*sic*) escravos”<sup>18</sup> (ORTA, 1993: 124, 247), une utopie pour le Portugal du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

L'année suivante la publication du roman, le mari de Teresa Margarida est mort et, dès cette année, elle assume l'administration des affaires de sa famille, ce qui veut dire le début d'une longue marche dans les tribunaux où elle fait la défense de ce qu'elle considère ses droits. Elle intente un procès à son frère Matias Aires à qui elle revendique sa part de l'héritage de leurs parents, mais il y en a d'autres de saisies, car les créanciers revendiquent le paiement des emprunts faits par son mari pour bâtir un engin pour le sciage du bois au Maranhão (Brésil).

Teresa Margarida a écrit à des personnes très influentes du royaume, afin de trouver des solutions à ses problèmes. Dans une lettre de 1753, adressée au Marquis de Pombal, elle demande l'intercession du puissant ministre pour résoudre l'affaire de l'engin du Maranhão, et demande que la couronne l'achète, ce qui mettrait fin aux nombreux procès et à l'exécution de saisies. En 1758, elle écrit encore une fois:

Também recorro à proteção de V. Ex<sup>a</sup> para que o meu filho António Jansen seja provido em uma das conezias do Maranhão, que pedi a S. Majestade e em que vão consultados, pela Mesa da Consciência, dois filhos meus; porém, para não arriscar a acomodação do mais velho em querer acomodar a ambos, terei que dever a V. Ex<sup>a</sup>, se a conseguir ao menos para o sobredito.<sup>19</sup>  
(Apud ENNES, 1952, p.106).

Mais Pombal ne lui a jamais accordé son appui. Teresa Margarida appuyait la politique du Marquis, puisqu'elle était une femme des Lumières, qui défendait une réforme de la politique, de l'administration et de l'éducation et qui, probablement, a participé à la campagne contre les jésuites menée par Pombal. Dans une lettre au Frère Manuel do Cenáculo, évêque de Beja et Président de la Royale Table Censoriale, elle dit qu'elle a sollicité le Marquis afin de lui montrer “um papel em que se liam os erros dos P P da Companhia”<sup>20</sup>, mais qu'il ne l'a pas reçue et qu'elle en a alors parlé à Francisco Xavier de Mendonça, frère de Pombal et Secrétaire d'État de la Marine et des Affaires Étrangères. Celui-ci lui a ordonné de se rendre à Pedro Gonçalves Cordeiro, Chancelier de la “Casa da Suplicação”<sup>21</sup>, le plus important juge du royaume. L'auteure dit qu'elle a rendu les “papiers” au Chancelier, mais qu'elle s'adressait au Frère Manoel do Cenáculo pour qu'il sache si le Marquis préfère qu'elle continue le “Diálogo principiado ou a

<sup>17</sup> “Des priviléges, des isentions et de bons salaires”.

<sup>18</sup> “Supporter qu'il y ait des esclaves”

<sup>19</sup> “Je recours aussi à votre protection pour que mon fils António Jansen soit nommé pour une des “Conezias” au Maranhão, que j'ai demandée à son Altesse, et pour laquelle sont consultés, par la Table de la Conscience, deux de mes fils; mais, pour ne pas risquer l'indication du plus âgé en voulant les nommer tous les deux, je vous serai très reconnaissante si vous l'obtiendrez au moins pour celui-ci”.

<sup>20</sup> “Un papier où se lisait les erreurs des PP de la Compagnie”.

<sup>21</sup> C'est le tribunal le plus important du royaume.

relação”<sup>22</sup>. Comme une sorte de *post-scriptum* à la marge gauche, on lit que les “papeis que remeto não são mais que borrões do que estava delineado”<sup>23</sup>.

Cette lettre montre que Teresa Margarida a probablement écrit un libellé contre les jésuites, envoyé en pièce jointe à la lettre. Malheureusement, seule la lettre est parvenue, mais l’information sur ce qu’elle appelle “les papiers” permet d’entrevoir comment l’écrivaine s’est insérée à la société de son temps, participant activement au débat sur l’une des plus importantes questions de son temps: la campagne contre les jésuites. La lettre a été écrite en 1768, cinq ans après l’expulsion de la Compagnie de Jésus du Portugal, donc les “papiers” que Teresa Margarida envoie à Frère Manuel do Cenáculo peuvent avoir intégré la *Dedução cronológica e analítica* (1768), une œuvre anti-jésuite, publiée sur le nom de José Seabra da Silva, procureur de la couronne, mais dont on sait qu’elle a été idéalisée par Pombal et écrite par plusieurs collaborateurs. Les “papiers” pourraient donc se destiner à un autre projet du Marquis, puisque d’autres pamphlets anonymes contre les jésuites ont encore circulé.

En 1770, Teresa Margarida écrit à Frère Manuel do Cenáculo. Cette fois-ci, elle prie l’évêque de l’aider à résoudre deux problèmes familiaux. Dans la première lettre datée du 6 avril, elle demande son intercession dans le procès sur l’héritage de ses parents. En août, elle écrit en exposant un autre problème:

Busquei a V. Ex<sup>a</sup> no Paço quando já se havia retirado, e vou por este modo à sua presença, valendo-me da sua piedade para sossego da aflição em que me vejo: queira V. Ex<sup>a</sup> patrocinar-me para com o senhor Conde de Oeiras, certificando-lhe que dera um dos papeis de D. Theresa de Melo, a El-Rei, e a V. Ex<sup>a</sup>, na certeza de que continham a mais pura verdade, parecendo-me moralmente impossível o fingimento que se diz, pois eu me havia procurado certificar não só examinando pessoas familiares da mesma senhora, como ponderando-lhe os perigos o que ameaçava o mentir ao Rei.<sup>24</sup>

L’angoisse de Teresa Margarida était due aux amours qu’éprouvait son fils Agostinho pour Teresa de Melo, de la famille de Sebastião José de Carvalho e Melo, le Marquis de Pombal. Et comme Agostinho était son cadet et sa famille lourdement endettée, les Melo ne voulaient pas de ce mariage. Pourtant Teresa de Melo a demandé à l’Église une autorisation pour se marier, où elle affirmait qu’elle était enceinte. Elle agissait comme l’écrivaine, qui à 16 ans avait fait de même. Mais elle n’a pas eu de chance. Tous ceux qui étaient impliqués dans ce cas ont été accusés de faire un faux témoignage et ont souffert de très lourdes punitions. Teresa de Melo a été mise en prison au monastère de Vila de Cós ; son frère, déporté en Angola; tous les deux ont été considérés comme indignes d’appartenir à la Maison des Melo et leurs biens aliénés à leur

<sup>22</sup> “Le Dialogue commencé ou la relation”.

<sup>23</sup> “Les papiers que j’envoie ne sont que des brouillons de ce qui était délinéé”.

<sup>24</sup> J’ai cherché Votre Eminence dans le Palais quand vous n’y étiez plus, et je viens par cette manière devant vous, en appelant à votre générosité pour repos de l’affliction où je me trouve: voulez Votre Eminence me recommander à Monsieur Le Comte d’Oeiras, en lui certifiant que un des papiers de Theresa de Melo que j’ai donné au roi et à Votre Eminence contenaient la plus pure vérité, croyant que moralement serait impossible la feinte qu’on dit, car j’avais cherché à me certifier non seulement avec des personnes de la famille de cette demoiselle, parce que je sais des périls de mentir au Roi.

tuteur légal<sup>25</sup>. Le fils de Teresa Margarida a été aussi déporté en Angola et Teresa Margarida, mise en prison au monastère de Santa Ifigênia, dans la lointaine Ferreira de Aves.

Pendant la période où elle était en prison, Teresa Margarida a écrit l'émouvant “Poema epico-trágico”<sup>26</sup>, un long poème constitué de 132 strophes, distribuées dans une proposition et une invocation auxquelles se suivent cinq “prantos”<sup>27</sup>. Si la structure du poème obéit au canon épique, la narration est innovatrice, car l'héroïne est Teresa Margarida. C'est un poème autobiographique<sup>28</sup>, écrit après six ans de prison, où l'auteure raconte les malheurs qu'elle a souffert: la prison inattendue, le pénible voyage jusqu'à la prison, les infortunes qui sont arrivées pendant la longue captivité, parmi lesquelles la mort de son fils ainé. L'auteur surpasse les règles néo-classiques et fait de son triste chant un poème préromantique, centré à la première personne et marqué par la douleur.

En 1777, après 7 ans de prison, pendant lesquels Teresa Margarida a été dans l'incommunicabilité totale, même “Da missa e Sacramentos proibida/ Para a aflita alma ser mais oprimida”<sup>29</sup>, elle a été mise en liberté. Le temps du Marquis était terminé. En ce moment-là D. Maria I, la princesse à qui l'auteure avait dédié son roman, était devenue reine, elle lui avait ainsi adressé une pétition où elle demandait: “Justiça e compaixão ao mesmo tempo/ Desta prisão vos pedem os meus clamores; /Justiça solicita a inocência/ Procura compaixão a dor mais forte. / Teresa Margarida da Silva e Orta/ Vos suplica mandeis a Casa volte”<sup>30</sup> (ORTA, 1993 : 31, 54).

La liberté n'a pas été obtenue par une faveur royale, mais par la *Viradeira*, c'est-à-dire, par des mesures que la reine a prises afin de corriger les actes arbitraires commis par le Marquis de Pombal. Pour ce processus, tous les impliqués dans le cas Teresa de Melo ont été mis en liberté et réhabilités.

Quand Teresa Margarida a été libérée, elle pleurait “a perda de 6 filhos falecidos enquanto esteve presa”<sup>31</sup>. Sa maison était en ruine totale, “cercada de dívidas, e [ela] sem meios para pagá-las”<sup>32</sup>, et elle intente de nouveaux procès à la recherche de solutions pour les problèmes

<sup>25</sup> Teresa de Melo et son frère étaient orphelins et leur tuteur légal était leur oncle Henrique de Melo e Souza, parent du Marquis.

<sup>26</sup> “Poème épico-tragique”.

<sup>27</sup> “Pleurs”. C'est comme l'auteure appelle les chants.

<sup>28</sup> Selon Philippe Lejeune (1995), le pacte autobiographique est établi quand l'auteur et le narrateur coïncident. Antonio Cândido considère “autobiografia a través de poesía” (“autobiographie en poésie”) quand l'auteur prend “como exemplo o particular por excelência, que é a narrativa da própria vida” (“comme exemple ce qui est particulier par excellence, que c'est le récit de sa propre vie”) (1987 : 53, 55).

<sup>29</sup> “De la messe et des sacrements défendus/ Pour que son âme soit plus opprimée”.

<sup>30</sup> “De la Justice et de la compassion en même temps/ De cette prison vous demandent mes clamours; De la Justice demande l'innocence/ Cherche compassion la douleur plus forte/ Teresa Margarida da Silva e Orta/ Vous prie d'ordonner le retour à sa maison.”

<sup>31</sup> “La mort de 6 fils, qui avaient décédé pendant sa prison”. Les citations ont été retirés d'une pétition qui est au Arquivo Histórico Ultramarino (AHU). Cf. AHU cx 51, doc 4968. Elle y dit qu'elle pleure “a perda de 6 filhos falecidos enquanto esteve presa, quatro dos quais morreram no serviço de Vossa Majestade, a saber Henrique Jansen em Capitão de Cavalos, Manuel Jansen em Tenente de Infantaria, e José e Pedro Jansen em Alferes” (la perte de ses 6 fils décédés pendant sa période d'incarcération, parmi lesquels quatre sont morts au service de Son Altesse: Henrique Jansen, capitain de chevaux, Manuel Jansen, lieutenant d'infanterie, et José et Pedro Jansen, sous-lieutenants).

<sup>32</sup> “Criblée de dettes et sans argent ou un autre moyen pour les payer”.

financiers qui continuaient à peser lourdement sur sa vie. Cette année-là, le roman a été réédité, sous le nouveau titre de *Aventuras de Diófanes*, conservé jusqu'aujourd'hui. En 1790, la 3<sup>ème</sup> édition, imprimée à la typographie du royaume, informe sur la première de couverture que “seu verdadeiro autor [é] Alexandre de Gusmão”<sup>33</sup>, ce qui a permis que les misogynes croyaient à cette information. Quel serait le propos de cette attitude? Rendre du “prestige” au roman parce qu’Alexandre de Gusmão avait été une figure réputée pendant le royaume de D. João V? Je n’ai pas de réponses pour ces questions, mais je rappelle aux sceptiques que Teresa Margarida, pendant sa période d’emprisonnement au monastère des bénédictines, a écrit une intéressante prière à Saint Benoit, sous le pseudonyme de Doroteia Engrássia Tavareda Dalmira, l’anagramme avec lequel elle a signé son roman.

Teresa Margarida, à ce moment-là, était une vieille dame et habitait à la “Quinta” d’Agualva, près de Belas, dans la banlieue de Lisbonne, avec son beau-frère, le monseigneur Joaquim Jansen Moller. Son fils Agostinho s’était marié, en 1780, avec Teresa de Melo; en 1785, sa fille Catarina s’était mariée avec son oncle, le brigadier Agostinho Jansen Moller; quant à sa fille Ana, elle était probablement bonne sœur, peut-être à Odivelas, couvent où la sœur de Teresa Margarida était religieuse. Trois de ses enfants étaient donc religieux. Son beau-frère était mort le 15 mars 1793 et, peu de temps après ce fut son tour de partir, plus précisément le 24 octobre. Finalement, une femme trop en avance sur son temps se reposait. À une époque où la destinée de nombreuses femmes les propulsait vers une vie monastique, ou tout au plus vers une sous tutelle maritale, Teresa Margarida a bravé tous les interdits pour écouter son cœur. Quand beaucoup de femmes ne savaient ni lire ni écrire, confinées aux foyers ou aux couvents, Teresa Margarida a écrit et a publié un roman, le premier écrit par une femme en langue portugaise. Quand beaucoup de femmes, après être veuves, rendaient l’administration des affaires de famille à leurs fils ou à leur famille, Teresa Margarida a défendu ses biens, en s’articulant avec des gens du pouvoir, en leur envoyant des lettres où elle défendait âprement ses intérêts.

Son écriture est pionnière, tant en prose comme en poésie. Si dans le roman, les lumières de la raison dominent, dans la poésie, c’est la voix du cœur qui s’impose. Son rôle pionnier, pourtant, ne lui a pas garanti une place dans les histoires de la littérature du Brésil et du Portugal. Oubliée pendant longtemps par les portugais et par les brésiliens, ce travail lui rend un hommage appuyé dans le cadre des commémorations du tricentenaire de sa naissance (1711-2011).

<sup>33</sup> “Son véritable auteur [est] Alexandre de Gusmão”. Il a été secrétaire de D. João IV et était le parrain du fils aîné de Teresa Margarida. Il est né au Brésil, à Santos, et était un “estrangeirado”, c'est-à-dire un homme élevé à l'étranger et qui défendait l'esprit des Lumières.

## Bibliographie

- CANDIDO, Antonio (1987), « Poesia e ficção na autobiografia », in *Educação pela noite*. São Paulo: Ática, 51-69.
- CARVALHO, Inácio de. Censura de Inácio de Carvalho, Cavaleiro professo na Ordem de Cristo, e Acadêmico da Academia Real. In: DALMIRA, Doroteia Engrássia Tavareda (1752), *Máximas de virtude e formosura...* Lisboa: Oficina de Miguel Manescal da Costa.
- ENNES, Ernesto (1952), *Dois paulistas insignes*: Teresa Margarida da Silva e Orta e o primeiro romance brasileiro. São Paulo: Companhia Editora Nacional, vol. II.
- LEJEUNE, Philippe (1995), *Le pacte autobiographique*. Paris: Seuil.
- MACHADO, Diogo Barbosa, *Biblioteca Lusitana*. Coimbra: Atlântida Editora, MCMLXVII, vol. IV, p. 271.
- ORTA, Teresa Margarida da Silva e. (1993), *Obra reunida*. Org. de Ceila Montez. Rio de Janeiro: Graphia, .
- « Poema épico-trágico dividido em cinco prantos que oferece ao Altíssimo D. Teresa Margarida Silva e Orta presa n’um Mosteiro de Freiras da Província da Beira feitos pela mesma presa », in *Poesias manuscritas*. [S. l.: s. n., 17\_], p. 321-390.
- « Petição que a presa faz à Rainha N. Senhora », in *Poesias manuscritas*. [S. l.: s. n., 17\_], p. 391-392.

## Biblioteca Pública de Évora

Códice XXVII / 2 – 14, n 101 (f. 177- 177v).

Códice XXVII / 2 – 14, n 102 (f. 179).

Códice XXVII / 2 – 14, n 103 (f 180).

Códice XXVII / 2 – 14, n 104 (f.181).

Pour citer cet article : Flores, Conceição, « Les genres littéraires et les questions de genre », *Lectures du genre n° 9 : Dissidences génériques et gender dans les Amériques* : 67-74.